

FÉDOR DOSTOÏEVSKI

# Crime et châtiment

roman traduit du russe  
par André Markowicz

*ACTES SUD*



## PREMIÈRE PARTIE



## I

Au début du mois de juillet, par une chaleur torride, le soir venu, un jeune homme quitta le cagibi qu'il sous-louait ruelle S\*\*\*, sortit sur le trottoir et, lentement, comme pris d'indécision, se dirigea vers le pont K\*\*\*.

Il évita sans encombre de croiser sa logeuse dans l'escalier. Son cagibi se trouvait juste sous le toit d'un haut immeuble de quatre étages et tenait plus d'une armoire que d'un logement. Sa logeuse, à laquelle il louait ce cagibi avec la pension et le service, vivait, quant à elle, un étage plus bas, dans un appartement particulier, et, chaque fois qu'il sortait, il se trouvait dans l'obligation de passer devant la cuisine de sa logeuse, presque toujours grande ouverte sur l'escalier. Et, chaque fois, le jeune homme, quand il passait devant, ressentait une sorte de sensation de douleur et de crainte qui lui faisait honte, et l'obligeait à grimacer. Il était endetté jusqu'au cou auprès de sa logeuse, et il avait peur de la croiser.

Non pas qu'il fût si lâche, si brisé par la vie, c'était même tout le contraire ; pourtant, depuis un certain temps, il vivait dans un état d'irritabilité et de tension qui ressemblait à de l'hypochondrie. Il s'était à ce point renfoncé en lui-même, s'était à ce point séparé de tout le monde qu'il avait peur de toutes les rencontres, pas seulement de celle de sa logeuse. Il était écrasé par la pauvreté ; mais sa gêne constante avait, ces derniers temps, cessé de lui être un fardeau. Ses affaires de tous les jours, il avait complètement cessé de s'en occuper, et il ne voulait plus s'en occuper. Au fond, il n'avait pas du tout peur de sa logeuse, quoi que celle-ci pût entreprendre contre lui. Mais, s'arrêter

dans l'escalier, écouter toutes sortes de bêtises sur ces absurdités de tous les jours dont il n'avait absolument rien à faire, ces litanies sur le paiement, les menaces, les plaintes, et, en même temps, lui-même, devoir chercher des faux-fuyants, se trouver des excuses, mentir – ça, non, mieux valait, comme un chat, se faufiler dans l'escalier, et fuir sans être vu.

Du reste, cette fois-ci, sa peur de rencontrer sa créancière fut telle qu'elle le frappa lui-même, quand il se retrouva sur le trottoir.

“Cette entreprise que je veux tenter et, en même temps, j'ai peur de bêtises pareilles! se dit-il avec un sourire étrange. Hum... oui... tout est entre les mains de l'homme, et tout lui passe quand même sous le nez, et pour une seule raison, c'est qu'il est lâche... ça, c'est un axiome... C'est curieux, de quoi est-ce que les gens ont le plus peur? D'un nouveau pas, d'une nouvelle parole personnelle, qu'ils ont le plus peur... Mais, je bavarde beaucoup trop. Pour ça que je ne fais rien, que je bavarde. Ou alors, aussi comme ça, je parie : pour ça que je bavarde, que je ne fais rien. C'est tout ce dernier mois que j'ai appris à bavarder, couché des jours entiers dans mon recoin, à réfléchir... sur la pluie et le beau temps. Et pourquoi est-ce que j'y vais maintenant? Est-ce que je suis capable de ça? Est-ce que, ça, c'est sérieux? Non, pas du tout. Comme ça, juste par fantaisie que je m'amuse ; des jouets. Oui, je parie, des jouets!”

Dehors, il faisait une chaleur étouffante, terrifiante, avec, en plus, le manque d'air, la cohue, partout la chaux, les échafaudages, les briques, la poussière, et cette puanteur particulière de l'été que connaissent si bien tous les Pétersbourgeois qui n'ont pas la possibilité de louer une datcha – tout cela en même temps frappa désagréablement les nerfs déjà affaiblis du jeune homme. Quant à la puanteur insupportable des tavernes, dont cette partie de la ville contient une multitude, et aux ivrognes qu'il rencontrait partout, même si c'était une heure de travail, ils mirent une dernière touche au coloris détestable et triste du tableau. Une sensation de dégoût insondable fusa une seconde dans les traits délicats du jeune homme. A propos, il était d'une beauté remarquable, avec des yeux sombres splendides, les cheveux châtain-blond, une taille plus élevée que

la moyenne, mince et droit. Mais, bientôt, il tomba comme dans une rêverie profonde, et même, pour parler plus justement, dans une sorte d'oubli, et se mit à marcher, sans rien remarquer de ce qui l'entourait, et comme s'il ne voulait rien remarquer. De loin en loin, il se contentait de marmonner quelque chose en lui-même, suite à cette habitude de monologuer qu'il venait de s'avouer. A cette même minute, il avait bien conscience que ses pensées s'embrouillaient parfois et qu'il était très faible ; c'était le deuxième jour qu'il n'avait vraiment presque rien mangé du tout.

Il était si mal habillé que d'aucuns, même avec une certaine habitude, auraient eu honte de sortir dans la rue, en plein jour, avec des haillons pareils. Du reste, le quartier était tel qu'il y était difficile d'étonner qui que ce soit par son costume. La proximité de la place aux Foins, la multitude des établissements que l'on sait, et la population essentiellement artisanale, ouvrière, massée dans ces rues et ces ruelles du centre de Petersbourg coloraient parfois le panorama général de sujets tels qu'il aurait même été étrange de s'étonner en croisant certaines silhouettes. Mais tant de mépris rageur s'était déjà accumulé dans l'âme du jeune homme que, malgré toute sa susceptibilité, parfois encore très juvénile, ses haillons étaient ce qui lui faisait le moins honte. Autre chose était de rencontrer certaines connaissances et quelques-uns de ses anciens camarades, qu'en général il n'aimait pas rencontrer... Et pourtant, quand un ivrogne, qu'on transportait alors dans la rue, personne ne savait où ni pourquoi, dans un énorme tombereau attelé à un cheval de trait énorme, lui cria soudain en passant : "Va donc, eh, galurin prussien!" et se mit à gueuler à pleins poumons en le montrant du doigt, le jeune homme s'arrêta soudain et saisit son chapeau en tressaillant. Ce chapeau était grand, rond – un chapeau de chez Zimmerman<sup>1</sup>, mais déjà tout usé, complètement roux, tout parsemé de trous et de taches, sans rebords et replié sur le côté de la façon la plus monstrueuse qui fût. Pourtant, ce n'était pas la honte,

1. Fabricant et marchand de chapeaux connu à Petersbourg (il possédait un magasin sur la perspective Nevski – où Dostoïevski lui-même se fournissait).

non, mais un sentiment tout autre, qui ressemblait même à de l'effroi, qui l'avait envahi.

“J'en étais sûr! marmonnait-il dans son trouble, c'est bien ce que je pensais! Voilà le plus moche de tout! Voilà, une bêtise quelconque de ce genre-là, un petit détail, je ne sais pas, le plus bête, qui peut gâcher tout le projet!... Oui, le chapeau, on le remarque trop... Il est ridicule, ça fait qu'on le remarque... Mes loques, ce qui leur faut absolument, c'est une casquette, un vieux béret quelconque, mais pas ce monstre-là. Personne n'en porte, des comme ça, ça se remarque à une lieue, on se souvient... surtout, après, on se souvient, et, vlan, une pièce à conviction. Pour ça, il faut passer le plus inaperçu possible... Les détails, c'est les détails, l'essentiel!... Ah, c'est ces détails qui perdent toujours tout...”

Le chemin à faire n'était pas long ; il savait même combien il y avait de pas, depuis le portail de son immeuble : exactement sept cent trente. Une fois, il les avait comptés, quand il s'était réellement enfoncé dans ses songes. A ce moment-là, lui-même, il ne croyait pas à ces songes-là, il ne faisait que s'agacer de leur audace à la fois monstrueuse et attirante. A présent, un mois plus tard, il commençait à regarder les choses différemment et, malgré tous ses monologues pour se moquer de sa faiblesse et de son indécision, ce songe “monstrueux”, il s'était comme, malgré lui, habitué à le considérer comme une entreprise véritable, encore qu'il continuât à se défier de lui-même. Ce qu'il allait faire à présent, c'était même un *essai* pour son entreprise, et, à chaque pas, l'émotion qui l'étreignait devenait plus puissante.

C'est le cœur figé, secoué d'un tremblement nerveux, qu'il approchait d'un immeuble réellement énorme donnant d'un côté sur le canal et, de l'autre, sur la rue E\*\*\*. Cet immeuble, dans son ensemble, était fait de petits logements habités par toutes sortes de petits artisans, tailleurs, serruriers, cuisinières, toutes sortes d'Allemands, de jeunes filles vivant à leur propre charge, petits fonctionnaires, etc. Les gens qui entraient et ressortaient grouillaient littéralement sous les deux portails et dans les deux cours de l'immeuble. On employait là trois ou quatre gardiens. Le jeune homme fut très content de ne



pas en rencontrer un seul, et, sans être vu, il se glissa tout de suite, en sortant du portail à droite, dans un escalier. Cet escalier était sombre et étroit, l'escalier "noir", comme on disait, ou l'escalier de service, mais le jeune homme savait déjà tout ça, il l'avait étudié, et toute cette atmosphère lui plaisait : dans une obscurité pareille, même un regard curieux n'était d'aucun danger. "Si j'ai tellement peur en ce moment, qu'est-ce qui se passerait, si vraiment, d'une façon ou d'une autre, il se trouvait que j'en arrive à *l'acte* en tant que tel?... " se dit-il malgré lui, en abordant le troisième étage. Là, le passage lui fut barré par des soldats en retraite, des porteurs qui sortaient des meubles d'un appartement. Il savait que cet appartement était occupé par un Allemand, père de famille et fonctionnaire : "Donc, cet Allemand, il est en train de déménager et, donc, au troisième, dans cet escalier et sur ce palier, pendant un certain temps, le seul logement qui reste occupé, c'est celui de la vieille. C'est bien... à tout hasard..." se dit-il à nouveau et il sonna chez la vieille. La sonnette tinta très faiblement, comme si elle était faite de fer-blanc et non de cuivre. Dans ces petits appartements de ce type d'immeubles, presque toutes les sonnettes sont ainsi faites. Il avait eu le temps d'oublier le tintement de cette clochette, et, à présent, c'était comme si ce tintement particulier, soudain, venait de lui rappeler quelque chose et de le lui représenter très clairement... Il fut pris d'un frisson – ses nerfs, cette fois, étaient vraiment trop faibles. Un peu plus tard, la porte s'entrouvrit, juste une fente minuscule : l'occupante des lieux examinait par cette fente le visiteur avec une méfiance visible, et l'on ne voyait que ses petits yeux qui luisaient dans le noir. Pourtant, apercevant du monde sur le palier, elle se ragaillardit et ouvrit complètement. Le jeune homme franchit le seuil et se retrouva dans une entrée obscure, séparée par une cloison derrière laquelle se trouvait une minuscule cuisine. La vieille se tenait devant lui sans rien dire et le regardait d'un air interrogateur. C'était une petite vieille minuscule et sèche, d'une soixantaine d'années, aux petits yeux aigus et méchants, au petit nez aigu, tête nue. Ses cheveux, blonds, qui avaient peu blanchi, étaient tout gras d'huile. Autour de son cou mince et long, qui faisait penser à une patte de poule, était enroulée

une sorte de loque de flanelle, et, sur ses épaules, malgré la chaleur, pendouillait un petit gilet de fourrure, usé, jauni jusqu'à la trame. Le jeune homme dut lui porter une sorte de regard particulier, parce que, soudain, il vit dans ses yeux fuser la méfiance qu'elle venait d'éprouver.

— Raskolnikov, étudiant, venu chez vous le mois dernier, s'empressa de bafouiller le jeune homme avec un demi-salut, se souvenant qu'il fallait être le plus aimable possible.

— Je me souviens, mon bon monsieur, je me souviens très bien que vous êtes venu, répondit la petite vieille d'une voix nette, sans détacher un seul instant de son visage ses yeux interrogateurs.

— Et donc, euh... voilà... pour la même chose... poursuivit Raskolnikov, un peu troublé et s'étonnant de la méfiance de la vieille.

“Enfin, elle est peut-être toujours comme ça, je n'avais pas remarqué l'autre fois”, se dit-il avec un sentiment de malaise.

La vieille eut un silence, comme si elle réfléchissait, puis elle s'écarta, et, indiquant la porte de la chambre, elle prononça, laissant passer son hôte devant elle :

— Entrez, mon bon monsieur.

La pièce, pas très grande, dans laquelle le jeune homme venait d'entrer, une pièce aux papiers peints jaunes, avec des géraniums et des rideaux de mousseline aux fenêtres, était à cet instant brillamment éclairée par le soleil couchant. “A ce moment-là aussi, donc, le soleil va briller comme ça!...”, telle fut l'idée qui fusa, comme par surprise, dans l'esprit de Raskolnikov, et c'est d'un regard rapide qu'il embrassa toute la pièce, pour étudier, et se rappeler autant que possible toute la disposition. Mais il n'y avait rien de particulier dans cette pièce. Les meubles, tous très vieux et de bois clair, étaient composés d'un divan au dossier de bois énorme et recourbé, d'une table ronde de forme ovale posée devant le divan, d'un trumeau avec une petite glace entre les fenêtres, de chaises posées contre le mur et de trois images à deux sous, dans des cadres jaunes, représentant des demoiselles allemandes avec des oiseaux dans les mains – c'était tout le mobilier. Dans un coin, devant une petite icône, brûlait une veilleuse. Tout était d'une propreté

absolue : les meubles et les planchers étaient cirés à fond ; tout reluisait. “Le travail de Lizaveta”, se dit le jeune homme. On n’aurait pas trouvé un seul grain de poussière dans tout l’appartement. “Cette propreté, là, c’est toujours comme ça chez les vieilles veuves méchantes”, poursuivait en lui-même Raskolnikov et, avec curiosité, il lorgna le rideau d’indienne devant la porte de la deuxième chambre, une chambre minuscule, où se trouvaient les lits et la commode de la vieille, et où il n’avait encore jamais jeté les yeux. L’appartement tout entier n’était composé que de ces deux pièces.

— Vous désirez ? demanda sévèrement la petite vieille, entrant dans la pièce et se plaçant, comme avant, devant lui, pour le regarder droit dans les yeux.

— J’apporte un objet en gage, voilà ! Et il sortit de sa poche une vieille montre plate en argent. Un globe était représenté sur la face inférieure. La chaînette était en acier.

— Mais le délai de votre premier gage est passé. Ça fait un mois et trois jours.

— Je vous paierai encore les intérêts d’un mois ; soyez patiente.

— Ça, ça ne tient qu’à moi, mon bon monsieur, de savoir si je suis patiente, ou si je vends votre objet tout de suite.

— Mais, pour la montre, ça fera combien, Aliona Ivanovna ?

— Tu viens me voir avec des babioles, mon bon monsieur, compte que ça vaut rien du tout, pour ainsi dire. Pour la bague, la dernière fois, je vous ai fourni deux petits billets, mais, une neuve, chez le joaillier, ça se trouve pour un cinquante.

— Quatre roubles, au moins, donnez-moi, je les rendrai, c’est à mon père. Je vais bientôt toucher de l’argent.

— Un cinquante, les intérêts d’avance, si ça vous va.

— Un cinquante ! s’écria le jeune homme.

— Vous êtes libre. Et la vieille lui tendit sa montre pour la lui rendre. Le jeune homme la reprit et se fâcha tellement qu’il voulut repartir ; mais il changea d’avis tout de suite, se souvenant qu’il n’avait plus nulle part où aller, et qu’il était aussi venu pour autre chose.

— Donnez ! dit-il grossièrement.

La vieille enfonça la main dans sa poche pour prendre ses clés et partit dans l'autre chambre, derrière le rideau. Le jeune homme, resté seul au milieu de la pièce, tendit l'oreille avec curiosité et réfléchit. On pouvait l'entendre ouvrir sa commode. "Sans doute le tiroir du haut, se disait-il. Les clés, donc, elle les garde dans sa poche de droite... Toutes en un seul trousseau, un anneau d'acier... Et il y a une clé plus grande que toutes les autres, trois fois plus grande, avec un panneton denté, pas celle de la commode, pour sûr... Donc, il doit y avoir un coffret, quelque chose, ou un coffre... Ça, c'est curieux. Les coffres, ils ont toujours des clés comme ça... Mais ce que c'est moche, tout ça..."

La vieille revint.

— Voilà, mon bon monsieur : si ça fait dix kopecks du rouble par mois, pour un rouble cinquante, ça vous fait quinze kopecks, avec un mois d'avance. Et pour les deux roubles d'avant, on vous décompte, sur la même base, vingt kopecks. En tout, donc, trente-cinq. Il vous revient donc maintenant, en tout, pour votre montre, un rouble et quinze kopecks. Tenez, voilà, monsieur.

— Comment ! Un rouble quinze, maintenant !

— Exactement.

Le jeune homme ne discuta pas et prit l'argent. Il regardait la vieille et n'était pas pressé de sortir, comme s'il avait encore envie de faire ou de dire quelque chose, et comme s'il ne savait pas quoi précisément lui-même...

— Ces jours-ci, Aliona Ivanovna, si ça se trouve, je vous apporterai encore quelque chose... en argent... bien... un porte-cigarettes... quand je l'aurai récupéré chez un ami... Il se troubla et se tut.

— Bah on en reparlera à ce moment-là, mon bon monsieur.

— Adieu... Et vous êtes toujours toute seule chez vous, votre sœur n'est pas là ? demanda-t-il d'un ton aussi enjoué que possible en sortant dans le vestibule.

— Et en quoi ça vous regarde, mon bon monsieur ?

— Oh, rien du tout. Je demandais ça comme ça. Vous, tout de suite... Adieu, Aliona Ivanovna !

Raskolnikov sortit en proie à un trouble absolu. Son trouble ne faisait que s'accroître. Descendant l'escalier, il s'arrêta même

plusieurs fois, comme soudain foudroyé par quelque chose. Et, enfin, déjà dehors, il s'écria :

“O mon Dieu ! comme tout ça est dégoûtant ! Et est-ce que vraiment, est-ce que vraiment, je... non, c'est une bêtise, une absurdité ! ajouta-t-il avec résolution. Et est-ce que, vraiment, une horreur pareille a pu me venir en tête ? De quelle saleté, quand même, mon cœur est donc capable ! Surtout, c'est sale, c'est infect, répugnant, répugnant !... Et, pendant tout un mois, je...”

Il ne pouvait exprimer son émotion ni par des mots ni par des exclamations. Le sentiment de dégoût infini qui avait commencé à l'oppresser et à lui retourner le cœur pendant qu'il ne faisait qu'aller chez la vieille avait atteint une telle force et s'était dévoilé d'une façon si claire qu'il ne savait plus où se mettre avec cette angoisse qui était la sienne. Il marchait sur le trottoir comme s'il était ivre, sans remarquer les passants et se cognant contre eux, et il ne put reprendre ses esprits que dans la rue suivante. Il regarda autour de lui et remarqua qu'il se tenait devant une taverne dont l'entrée donnant sur le trottoir était un escalier qui descendait au niveau du sous-sol. A cet instant précis, deux ivrognes en sortaient, se soutenant et s'injuriant mutuellement, et remontaient les escaliers jusqu'au trottoir. Sans réfléchir plus longtemps, Raskolnikov descendit tout de suite. Jamais jusqu'alors il n'était entré dans une taverne, mais, à présent, il avait la tête qui tournait, et, en plus, une soif ardente le dévorait. Il eut envie de boire de la bière froide, d'autant plus qu'il rapportait sa faiblesse soudaine au fait qu'il avait faim. Il s'installa dans un recoin sombre et sale, à une petite table gluante, commanda de la bière et but avidement le premier verre. Ce fut un soulagement tout de suite, et ses pensées s'éclaircirent. “Tout ça, c'est des bêtises, dit-il avec espoir, il n'y a pas de quoi se troubler ! Simplement un trouble physique. Un verre de bière, un bout de biscuit – et voilà, en un instant, l'esprit se renforce, la pensée s'éclaircit, les intentions s'affermissent ! Zut, alors, quel néant, tout ça !...” Mais, malgré ce sursaut de mépris, il avait déjà l'air gai, comme s'il s'était soudain libéré d'on ne savait quel fardeau monstrueux et il lança un regard amical sur toute l'assistance. Mais même

à cet instant il pressentait de loin que toute cette réceptivité au bien-être était, elle aussi, malade.

Il restait peu de monde, à ce moment-là, dans la taverne. En dehors des deux ivrognes sur lesquels il était tombé dans l'escalier, c'est toute une bande qui sortit à leur suite, bien cinq personnes, avec une fille, et un accordéon. Avec leur départ, tout devint calme et plus spacieux. Restaient : un type, un bourgeois, à l'allure, un peu soûl, mais pas trop, attablé devant une bière, son compère, gros, énorme, en manteau sibérien, la barbe blanche, très soûl, somnolant sur son banc et qui, de loin en loin, soudain, comme dans un demi-sommeil, commençait à claquer des doigts, les bras en croix, faisant sautiller la partie supérieure de son corps, sans se lever de son banc, chantonait des espèces d'inepties, et s'efforçait de se rappeler des paroles comme :

*J'ai aimé ma femme un an...*

*J'ai ai – mé – ma – femme – un – an...*

Ou, soudain, en se réveillant, encore :

*En passant rue Pousse-au-Crime,*

*J'ai r'trouvé ma légitime...*

Mais personne ne partageait son bonheur ; son camarade taciturne considérait ces explosions avec hostilité, voire méfiance. Il y avait là encore un autre homme, qui, d'allure, paraissait ressembler à quelque chose comme un fonctionnaire en retraite. Il était installé tout seul, devant son verre, buvant de loin en loin et regardant autour de lui. Lui aussi, il semblait en proie à une certaine inquiétude.